



## Stats

### Président

?

### Bulletinier

Jacques Gamboni

### Visiteurs

?

### Présence

?

### Apéritif

Offert par ?

### Prochaine réunion

13 mars, 12h00

Au programme:

### Déjeuner d'amitié à la Couronne

Cliquez pour vous inscrire -> -> ->

## Nouvelles d'Ailleurs

### Fréjus

Suite à la conférence donnée le 26 février dernier au RC Fréjus, par Didier Nourrit et Catherine Cherain, sophrologue, tous deux, membres du

Venez à la manifestation Handi-concept à Bretaye samedi prochain, il y a que 3 Rotariens inscrits, merci de vous encourager en souvenir de cette remise de chèque de notre 50eme je vous rappelle le lien pour s'inscrire : <http://doodle.com/girgy5ifkpmtdtv35>



Rotary Club de Saint Raphaël, les Rotariens de Fréjus vivent désormais libérés en douceur de leurs tensions et blocages divers et

en savent plus sur les bases solides de cette thérapie corporelle qui apprend à redécouvrir son corps.

Philosophie, mais aussi art de vivre, la So-

phrologie — créée en 1960 par le Dr Alfonso CAYCEDO, du grec « SOS » harmonie, « PHREN » esprit et « LOGOS » étude, est définie comme la « science de la sérénité de l'esprit ». Elle permet de développer, grâce à l'état de conscience modifiée, un nouvel état d'esprit empreint de calme et sérénité — apprend à être plus présent à soi mais aussi aux autres.

Et pour atteindre ce nirvana, rien de tel qu'un bon boudin des Iles accompagné d'Accras de morue (illustré ci-dessous).

Enfin nous apprenons que le club Rotary Ticino se rendra en visite à Fréjus où les attend un programme alléchant:

— dimanche, les calanques de l'Estérel en train jusqu'à Cannes puis traversée vers l'île de St Honorat (Iles de Lérins).

— Messe à 11H20 avec chants grégoriens des moines de l'Abbaye,

— Repas au Restaurant de l'île,

— Retour par une visite de la rue d'Antibes à Cannes (Shopping).

## PETS

20 mars

Martigny

ASSEMBLÉE DE DISTRICT

21 mars St.-Maurice

# Rotary



Inscrivez-vous sans tarder !



Enfin le 7 mars, les Rotariens de Fréjus auront eu les boules bien en main, c'était leur championnat qui aura réuni au moins une vingtaine de participants.

Nous apprenons encore que les Rotariens de France soutiennent, avec l'aide de l'oncle Walt la recherche sur le cerveau. C'est leur action **ESPOIR EN TÊTE**. Deux cents Rotariens et leurs amis se rendront au cinéma le 17 mars pour suivre en avant-première les aventures de Cendrillon.



## Anniversaires

Le 6 mars: Jacques Luisier, le 13, c'est au tour de Léonard Maret et , jamais 2 sans 3, voici le 15 Vincent Mottier.

Joyeux anniversaire à chacun !

## Culture & économie

Nos lecteurs intéressés par l'économie et qui ont lu les quatre derniers TRAIT D'UNION, dès le n° 70, ont peut-être encore la force de poursuivre la lecture du papier écrit par l'économiste américaine Deirdre McCloskey sur le *Capital au XXI<sup>ème</sup> siècle* de Thomas Piketty que nous traduisons à leur intention. On trouvera l'original à l'adresse Internet ci-dessous. Il va sans dire que nous serions intéressés de savoir si cet article a été lu ou s'il faut interrompre l'expérience. Peu d'échos jusqu'ici ...

Erasmus Journal for Philosophy and Economics,  
Volume 7, Issue 2, Autumn 2014, pp. 73-115.

<http://ejpe.org/pdf/7-2-art-4.pdf>

### UN PESSIMISME MESURÉ, NON MESURÉ, MAL MESURÉ ET INJUSTIFIÉ : UN ESSAI CRITIQUE DE CAPITAL AU VINGT ET UNIÈME SIÈCLE DE THOMAS PIKETTY

DEIRDRE NANSEN MCCLOSKEY

Université de l'Illinois à Chicago

### CINQUIÈME PARTIE

Au-delà des questions techniques en économie, le problème éthique fondamental du livre est que Piketty ne s'est pas demandé pourquoi les inégalités en elles-mêmes seraient mauvaises. La libérale Lady Glencora Palliser (née M'Cluskie), dans le roman politique *Phineas Finn* de Anthony Trollope (1867-1868) déclare que « rendre tous les hommes et les femmes égaux, c'est que je considère comme l'essentiel de notre théorie politique », à l'opposé du plaisir conservateur du rang et des privilèges. Mais les radicaux originaux, issus du moule de Cobden-Bright-Mill (cf. Monk) réalisent plus clairement cette vision éthique: « L'égalité est un vilain mot qui fait peur », car en effet la classe politique en Grande-Bretagne en avait longtemps été effrayée, traumatisée par les sauvages déclarations françaises en faveur de l'égalité et par l'exemple de l'égalitarisme américain (bon, en fait ... l'égalitarisme pour les mâles, rigides, blancs, Anglo-Saxons, d'âge moyen, non immigrants, de la Nouvelle-Angleterre, fondamentale-

ment protestants).

Les motivations du vrai libéral, selon eux, ne devraient pas viser à l'égalité, mais «le souhait de chaque honnête homme [c'est-à-dire honorable] (...) doit être d'aider à élever ceux qui sont en-dessous de lui » (Trollope 1867-1869, vol I, 126, 128). Un tel objectif éthique devrait être atteint, relate Monk, le libéral libertaire (comme le furent Richard Cobden, John Bright et John Stuart Mill en Angleterre, Bastiat en France à l'époque et, à notre époque, Hayek et Friedman, ou encore M'Cluskie), pas en direct par des programmes de redistribution, ni par la législation, ni par les syndicats, mais par le libre-échange et l'éducation obligatoire, financées par l'impôt et l'octroi de droits de propriété pour les femmes — et dans notre cas par le *Grand Enrichissement*, qui finalement, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a permis l'énorme envolée des salaires réels tout à travers l'Europe puis ensuite dans le monde entier.

La condition sociale des pauvres, en valeur absolue, s'est améliorée bien plus et de façon écrasante par le *Grand Enrichissement* que par la redistribution. Les historiens économiques Ian Gazeley et Andrew Newell ont relevé en 2010 : « la réduction, presque jusqu'à l'élimination, de la pauvreté absolue chez les ménages de travailleurs en Grande-Bretagne entre 1904 et 1937 ». « L'élimination de la misère chez les familles de travailleurs », ont-ils démontré, « était presque achevée dès la fin des années 30, bien avant l'État-providence ». Leur *Graphique 2* montre les revenus hebdomadaire calculés selon les prix de 1886, distribués en 1886, 1906, 1938, 1960, démontrant la disparition de la ligne classique de la misère pour les travailleurs britanniques située aux « alentours d'une livre par semaine » (Gazeley et Newell 2010, résumé, p. 19 et le tableau 2, p. 17).

Certes, on peut trouver irritant qu'une femme super riche achète une montre de 40'000 Frs. L'achat pourrait être éthiquement répréhensible. Elle devrait avoir honte. Elle devrait donner la part de son revenu dépassant un grand niveau de confort — disons deux voitures, pas vingt, deux maisons, pas sept, un yacht, pas cinq — à des organismes de bienfaisance efficaces. Andrew Carnegie (1889) a formulé le principe que « un homme, qui meurt riche à ce point, meurt déshonoré ». Carnegie a donné toute sa fortune (bon, seulement après sa mort, après avoir profité d'un château dans son Écosse na-

tale et quelques autres babioles). Mais que beaucoup de gens riches agissent de manière honteuse n'implique pas automatiquement que le gouvernement devrait intervenir pour les en empêcher. Les gens agissent de manière honteuse de toutes sortes de façons. Si, dans un monde déchu, l'on assignait à nos dirigeants la tâche de nous maintenir tous dans un état totalement éthique, le gouvernement placerait l'entier de nos vies sous sa tutelle paternelle, un vrai cauchemar, comme l'ont vécu avant 1989, les résidents de l'Allemagne de l'Est et maintenant ceux de Corée du Nord.

On pourrait soutenir, encore une fois comme le fait Piketty, que la croissance dépend de l'accumulation de capital — pas d'une nouvelle idéologie ni des idées d'amélioration qu'une telle idéologie encouragerait et certainement pas d'une éthique soutenant cette idéologie. Piketty, comme beaucoup de « hauts libéraux » américain, marxistes européens et conservateurs de partout, est agacé précisément par la prétention éthique du patron moderne. Les patrons, écrit-il, justifient leur réussite économique en plaçant « l'accent principal sur leur mérite personnel et leurs qualités morales, qu'ils décrivent [dans les sondages] à l'aide de termes comme par exemple la rigueur, la patience, le travail, l'effort, et ainsi de suite (mais aussi de tolérance, bonté, etc.) » (p. 418)

Comme le dit l'économiste Donald Boudreaux, Piketty préfère ce qu'il considère être une justification plus honnête pour la super-richesse, offerte par les élites des romans des [conservateurs] de Jane Austen et de Balzac, à savoir, qu'une telle richesse est nécessaire pour vivre une vie confortable, point final. Aucune autosatisfaction, ni même de raisonnement psychologiquement réconfortants par les nobles du début du XIXe siècle et leurs dames ! (Boudreaux, correspondance personnelle, 2014). Piketty ricane, de sa hauteur de progressiste-conservateur, que « les héros et les héroïnes des romans de Jane Austen et de Balzac n'auraient jamais vu la nécessité de comparer leurs qualités personnelles à celles de leurs serviteurs ».

À quoi Boudreaux répond : Oui, eh bien, au début du XIXe siècle les vertus bourgeoises n'étaient pas aussi largement célébrées et admirées qu'elles le sont devenues plus tard. Nous devons nous réjouir qu'aujourd'hui des salariés à [très] revenus vantent leurs habitudes bourgeoises et leur vertus et que les

travailleurs — enfin! — comprennent que disposer de ces vertus et y travailler est digne (Boudreaux 2014).

La grande richesse, selon la théorie épousée par les paysans, le prolétariat et leurs soi-disant champions de l'intelligentsia de gauche, n'est pas dépourvue de chance ou de vol. La grande richesse, selon la théorie épousée par l'aristocratie et leurs champions parmi l'intelligentsia de droite est pourvue par héritage, lui-même justifié par de la chance ou par des rapines passées, un héritage que nous *aristoi* bien sûr devrions recueillir sans raisonnement de réconfort psychologique. La grande richesse, selon la théorie épousée par la bourgeoisie et ses amis les économistes libéraux, au contraire, est présente en vertu de la capacité à fournir, sans violence d'un point de vue éthique, ce que les gens sont prêts à acheter.

Les vertus bourgeoises sont sans doute exagérées, surtout par la bourgeoisie et parfois même par ses amis. Mais pour le reste d'entre nous les résultats de la célébration de ces vertus n'ont pas été si mauvais. Pensez aux dernières pièces d'Ibsen, le dramaturge pionnier de la vie bourgeoise. Le directeur de banque Helmer, dans *La maison de poupée* (1878) représente un usurier pris dans la contrefaçon comme « moralement perdu », ayant une « panne de morale » (1879 Ibsen, 132). Le propos de Helmer tout au long de la pièce est imprégné d'une rhétorique éthique, que nous sommes habitués à appeler « Victorienne ». Mais la femme *Deidre McCloskey* de Helmer, Nora, dont la rhétorique est tout aussi saturée sur le plan éthique, commet le même crime que l'usurier. Elle le commet, cependant, afin de sauver la vie de son mari, pas comme l'usurier qui lui vise le profit amoral. À la fin de la pièce, elle quitte Helmer, un acte choquant pour la bourgeoisie norvégienne de 1878, parce que tout à coup, elle se rend compte que s'il avait eu connaissance de son crime, il n'aurait pas agi selon son éthique aimante pour la protéger contre les conséquences d'un faux commis par amour, à but non lucratif. L'éthique bourgeoise — qu'explorent toutes les pièces d'Ibsen à partir de 1871, et comme l'ont fait plus tard les pièces d'Arthur Miller — rend les



*Deidre McCloskey*

devoirs de la bourgeoisie compliqués. Sans cesse la bourgeoisie parle de vertu et parfois la réalise.

Les fondements moraux et financiers du monde moderne, je dirais contrairement aux ricanements de Piketty face aux vertus bourgeoises, étaient en effet éthiques, et non pas matériels (voir McCloskey à paraître). Ils s'appuient sur l'adoption large de deux idées simples, l'idée économique nouvelle et libérale de l'accès à la liberté pour les gens ordinaires et l'idée sociale nouvelle et démocratique de leur accès à la dignité. Les deux idées éthiques liées et absurdes — le seul mot pour elles est « égalité », soit de respect, soit d'égalité devant la Loi — ont conduit à un paroxysme de mieux-être. Le mot « égalité », comprenez, ne doit pas être pris, dans le sens de certains des penseurs du siècle des lumières Français, comme l'égalité des revenus matériels. Sa définition en Français est celle de la gauche et la droite suppose aujourd'hui, sans trop réfléchir à leurs conflits: les premiers: « Vous n'avez pas construit sans l'aide de la société, il n'y a donc aucune justification pour des revenus inégaux » ; les seconds: « Vous autres, pauvres gens, n'êtes simplement pas assez méritants, il n'y a donc aucune justification pour votre exigence de redistribution d'égalisation ».

Une définition plus fondamentale de l'égalité, cependant, dont on a fait l'éloge à l'Âge des Lumières écossaises, après que les Écossais ce soient réveillés de leur sommeil dogmatique, se base sur *l'opinion égalitaire que les gens ont les uns des autres*, que l'on soit porteur dans la rue ou philosophe moral (voir Peart et Levy 2008)<sup>1</sup>. Le philosophe moraliste Smith, un pionnier égalitaire en ce sens, a décrit l'idée écossaise comme « permettant à chacun de poursuivre son propre intérêt à sa manière sur le plan libéral de l'égalité, de la liberté et de la justice » (Smith 1776, livre IV, chap. 9, p. 664).

Forcer de manière non libérale le style Français de l'égalité des revenus, en coupant les têtes qui dépassent (*cutting down the tall poppies*), en enviant les babioles stupides des riches, en imaginant que

<sup>1</sup> Kim Priemel de l'Université Humboldt de Berlin m'a donné à penser que « l'équité » serait un terme plus approprié pour le concept écossais. Mais je ne veux pas abandonner si facilement un concept contesté sur le fond comme l'est le concept d'égalité français, qui, en effet, dans son origine révolutionnaire était plus proche du sens donné par les Écossais qu'il n'est dans celui que j'appelle "Français".

le partage des revenus fût aussi efficace pour le bien des pauvres que le serait le partage égal des tranches de pizza, traitant les pauvres comme des enfants tristes qu'on doit faire avancer ou qu'on doit contraindre à suivre les experts de l'intelligentsia, une idée qui, comme nous l'avons trouvé, a souvent eu pour coût élevé d'endommager la liberté et de ralentir le mieux-être. Pas toujours, mais souvent.

Ce serait une bonne chose, bien sûr, si une société libre et riche suivant les préceptes de libéralisme de Smith puisse produire une égalité à la française et Pikettyenne. En fait — pour certains ce sont de vieilles nouvelles, et pour d'autres dont Piketty, c'est surprenant — elle l'a produit en grande partie, en suivant la seule norme pertinente sur le plan éthique, celle des droits humains fondamentaux et grâce au confort de base apportée par les antibiotiques, le logement et l'éducation de base, toutes choses que l'on doit au plan libéral et écossais. La mise en œuvre du plan écossais, comme à Hong Kong et en Norvège et en France même, a régulièrement conduit à une amélioration étonnante et à une réelle égalité de résultat — le pauvre faisant l'acquisition d'automobiles, bénéficiant de l'eau chaude et froide au robinet, choses qu'on refusait jadis même aux riches, sans compter l'acquisition de droits politiques et de la dignité sociale qu'on refusait autrefois dans les premiers temps à tout le monde sauf aux riches.

Même dans les pays déjà avancés dans ces dernières décennies, on n'a connu aucune stagnation complète des revenus réels pour les gens ordinaires. Vous aurez entendu que « les salaires stagnent » ou que « la classe moyenne s'appauvrit ». Mais vous savez aussi que vous ne devriez pas croire tout ce que vous lisez dans les journaux. Cela ne veut dire que personne dans les pays riches serait non qualifié, accro, mal apparenté, victime de discrimination, ou simplement terriblement malchanceux.

Deux ouvrages récents, l'un de George Packer *The unwinding: an inner history of the new America* (2013) (Le démontage : une histoire intérieure de l'Amérique), l'autre de Barbara Ehrenreich *Nickel and dimed: on (not) getting by in America* (2001) (Quatre sous et décimé : (ne pas) s'en sortir en Amérique) avancent dans la longue et distinguée tradition de parler à la bourgeoisie au sujet des pauvres qui remonte à James Agee et Walker Evans. Maintenant louons ces hommes célèbres (1944), George Orwell, *The road to Wigan Pier* (La route de Wigan

Pier, 1937), Jack London, *The people of the abyss* (Le peuple de l'abîme, 1903), Jacob Riis, *How the other half lives: studies among the tenements of New York* (Comment vit l'autre la moitié : études parmi les immeubles de New York, 1890) et la source, Friedrich Engels, *The condition of the working class in England* (La condition de la classe ouvrière en Angleterre, 1845). Ils ne trichent pas. Quiconque lit ces ouvrages est arraché de sa confortable ignorance sur l'autre moitié. En forme fictionnelle, l'on est arraché par Steinbeck des *Raisins de la Colère* (1939) ou *Studs Lonigan* de Farrell (1932-1935) ou *Le Fils natif* de Wright (1940), ou en Europe, parmi beaucoup d'observateurs des deux nations, *Germinal* de Zola (1885), qui a transformé beaucoup d'entre nous en socialistes. L'arrachement est salutaire. Il se raconte que Winston Churchill, descendant de l'aristocratie, croyait que la plupart des Anglais pauvres vivaient dans des cottages recouverts de roses.

Mais se réveiller n'implique pas désespérer, soutenir des politiques erronées qui n'aident pas réellement les pauvres ou proposer le renversement du système, même si le système, en réalité, enrichit les pauvres sur le long terme, ou en tout cas enrichir les pauvres mieux que les autres systèmes qui ont été tentés de temps à autre.

C'est juste, l'indignation peu coûteuse, inspirée par la culpabilité du survivant à l'égard des « victimes » présumées de ce qu'on appelle le « capitalisme » et par la colère envieuse de la consommation ridicule des riches ne donnent pas invariablement d'amélioration pour les pauvres. Des remarques telles que « il y a toujours des pauvres » ou « certaines personnes ont plus de pouvoir que d'autres », bien qu'affirmant la supériorité morale de l'orateur, ne sont ni profondes ni intelligentes. Les répéter ou hocher la tête avec sagesse à leur répétition ou acheter le livre de Piketty à mettre en évidence sur votre table basse, ne vous rend pas une personne bonne. Vous êtes une telle personne si vous aidez réellement les pauvres. Créez une entreprise. Offrez des hypothèques que les populations pauvres peuvent se permettre. Inventez une nouvelle batterie. Votez pour de meilleures écoles. Adoptez un orphelin pakistanais. Devenez bénévole pour nourrir les gens à Grace Church le samedi matin...

L'offre de fausses politiques, contre-productives qui, dans leurs effets réels, réduisent les possibilités d'emploi, ou s'enflammer de déclarations indignées à votre mari après avoir terminé le *Sunday New*

*York Times Magazine*, n'aidera pas les pauvres.

Dans les faits, l'économie et la société des États-Unis ne sont pas en train de se détendre, et les gens vont mieux que dans le passé. Les enfants des familles de métayers dans le comté de Hale en Alabama, dont Agee et Evans ont rendu concret le mécontentement durable des membres les plus âgés de la famille, vont désormais assez bien, ils ont du travail et beaucoup de leurs enfants vont à l'Université (Whitford, 2005). Que, même sur le long terme, il reste quelques pauvres ne signifie pas que le système ne fonctionne pas pour les pauvres, tant que leur état continue de s'améliorer. Et c'est ce qui se passe, contrairement ce que racontent les journaux et les livres pessimistes, et ceci aussi longtemps que le pourcentage de terriblement pauvres tend vers zéro, comme il le fait. Que les gens meurent encore parfois dans les hôpitaux ne signifie pas que la médecine est à remplacer par la sorcellerie, au moins tant que les taux de mortalité sont en baisse et aussi longtemps que le taux de mortalité ne puisse être inférieur grâce aux soins des sorciers guérisseurs.

Et en effet la pauvreté est en baisse, même récemment, même dans les pays déjà riches. Si le revenu est correctement calculé pour inclure les meilleures conditions de travail, davantage d'années de formation, de meilleurs soins de santé, de plus longues années de retraite, des programmes d'assistance sociale plus importants et avant tout la qualité croissante du plus grand nombre de biens, le revenu réel des pauvres a augmenté, même si c'est à un rythme plus lent que dans les années 1950 — qui ont suivi les délais d'attente calamiteux de la grande dépression et la guerre (Boudreaux et Perry 2013). L'économiste Angus Deaton note que «une fois que la reconstruction s'est faite [disons dans les années 1970], la nouvelle croissance a été dépendante de la capacité d'inventer de nouvelles façons de faire les choses et de les mettre en pratique et ce labourage de terrain vierge est plus difficile que labourer un vieux sillon » (Deaton 2013, 231).

(à suivre)

Nos lecteurs anglophones peuvent retrouver l'entier de cet article (et vérifier la traduction) sur le site de Erasmus Journal for Philosophy and Economics: <http://ejpe.org>

**A contribué à ce numéro**

Jacques Gamboni